

Laurent
Gaudé

Dans la nuit
Mozambique

récits

ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est par la traque puis la vengeance d'un fugitif que débute ce recueil de récits, et c'est dans l'énigme d'un meurtre inexplicable qu'il se referme. Comme si une part de la vérité du monde – la plus inhumaine, celle qui stigmatise l'histoire intime ou collective – devait à jamais défier notre raison. De toutes époques et de tous lieux, les personnages de ce livre ont cette expérience en partage, qu'ils assument dans la proximité de la mort. Désespérés ou lucides, ils revisitent leurs illusions, admettent leurs fautes ou retiennent un instant encore les ultimes bonheurs de l'existence.

Animé d'une empathie et d'une oralité puissantes, ce volume composé entre 2000 et 2007, marqué par les thèmes de *Cris*, de *La Mort du roi Tsongor*, du *Soleil des Scorta* ou d'*Eldorado*, a grandi dans les interstices d'une œuvre romanesque désormais traduite et lue dans le monde entier.

LAURENT GAUDÉ

Romancier, nouvelliste et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé publie son œuvre, traduite dans le monde entier, chez Actes Sud. Il est notamment l'auteur de La mort du roi Tsongor (2002, prix Goncourt des lycéens, prix des Libraires) et du Soleil des Scorta (2004, prix Goncourt, prix Jean-Giono).

DU MÊME AUTEUR

Romans

- CRIS*, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 613, 2003.
LA MORT DU ROI TSONGOR, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 667, 2004.
LE SOLEIL DES SCORTA, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 734, 2006.
ELDORADO, Actes Sud / Leméac, 2006 ; Babel n° 842, 2007.
LA PORTE DES ENFERS, Actes Sud / Leméac, 2008 ; Babel n° 1015, 2010.
OURAGAN, Actes Sud / Leméac, 2010 ; Babel n° 1124, 2012.

Théâtre

- COMBATS DE POSSÉDÉS*, Actes Sud-Papiers, 1999.
ONYSOS LE FURIEUX, Actes Sud-Papiers, 2000.
PLUIE DE CENDRES, Actes Sud-Papiers, 2001.
CENDRES SUR LES MAINS, Actes Sud-Papiers, 2002.
LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE, Actes Sud-Papiers, 2002.
SALINA, Actes Sud-Papiers, 2003.
MÉDÉE KALI, Actes Sud-Papiers, 2003.
LES SACRIFIÉES, Actes Sud-Papiers, 2004.
SOFIA DOULEUR, Actes Sud-Papiers, 2008.
SODOME, MA DOUCE, Actes Sud-Papiers, 2009.
MILLE ORPHELINS, suivi de LES ENFANTS FLEUVE, Actes Sud-Papiers, 2011.
CAILLASSES, Actes Sud-Papiers, 2012.

Recueils de nouvelles

- LES OLIVIERS DU NÉGUS*, Actes Sud / Leméac, 2011.

Littérature jeunesse (album)

- LA TRIBU DE MALGOUMI*, Actes Sud Junior, 2008.

Beau livre

- JE SUIS LE CHIEN PITIÉ* (photographies d'Oan Kim), Actes Sud, 2009.

LAURENT GAUDÉ

Dans la nuit
Mozambique

et autres récits

ACTES SUD

SANG NÉGRIER

*A Bertrand Py,
Je sais tout ce que mes livres te doivent,
Merci.*

Vous me dévisagez. Vous avez peur. J'ai quelque chose de fiévreux dans le teint qui vous inquiète. Je souris. Je tremble. Un homme brûlé, pensez-vous. Je ne lève pas les yeux. Je sursaute souvent, au moindre bruit, au moindre geste. Je suis occupé à lutter contre des choses que vous ne voyez pas, que vous seriez même incapables d'imaginer. Vous me plaignez, et vous avez raison. Mais je n'ai pas toujours été ainsi. Je fus un homme autrefois.

Aujourd'hui que j'y repense – malgré les années qui ont passé, malgré mon esprit rongé par les cauchemars et les peurs vénéneuses, malgré cette méfiance dévorante qui me fait fuir la compagnie des hommes –, aujourd'hui, je sais que c'est ce jour où nous avons commencé à devenir fous, sans même nous en apercevoir. Nous sommes entrés dans une nuit qui allait nous emporter les uns après les autres, et depuis ce jour, je m'en rends compte maintenant, même si mon esprit est troublé – ils le disent tous, ceux que je croise dans les rues et qui parlent à mon passage –, depuis ce jour, oui, la vie ricane dans mon dos. Elle me tord, m'inquiète et me prive de sommeil. Je ne suis plus ce que j'étais. Je fais peur, j'ai des yeux de chat et une maigreur de phtisique. Aujourd'hui pourtant, bien que je sois fou – comme ils

le disent, et je ne leur donne pas tort tant je sens en moi d'agitation et de terreur —, aujourd'hui, je revois tous ces instants avec clarté.

“Commandant, il en manque cinq...”

C'est là, lorsque cette phrase a été prononcée, que tout a commencé. L'homme qui se tenait devant moi s'appelait Crombec. C'était un vieux cap-hornier à qui un cordage, un jour de tempête, avait arraché une oreille. Il me fixait avec un air d'enfant fautif, le regard bas, la moue boudeuse. Il ne m'avait pas appelé “capitaine” pour bien me faire sentir qu'à ses yeux, je n'étais que le remplaçant provisoire du vieux Bressac : un second promu par les aléas du sort, rien de plus, pas un vrai capitaine, pas encore.

“Comment ça cinq ? dis-je avec stupéfaction.

— On a recompté trois fois, répondit-il avec calme. C'est certain. Il en manque cinq.”

Je me mordis les lèvres. Cinq nègres s'étaient échappés de notre navire. Cinq nègres sortis du port qui couraient sûrement maintenant dans les rues de la ville. Ils allaient profiter de la nuit pour piller, violer ou faire Dieu sait quoi... A cet instant je sentis que quelque chose venait de naître qui allait nous échapper. Quelque chose de pénible dont nous ne parviendrions pas à nous défaire. Les courants du sort avaient décidé de jouer un peu avec nous et il allait être difficile de s'y soustraire.

“Foutre Dieu”, dis-je, et je me précipitai vers le navire pour rameuter tous les matelots.

Tout avait commencé à Gorée, au large du Sénégal, lorsque le capitaine Bressac eut la mauvaise idée de mourir. Nous y mouillions depuis douze

jours : le temps d'acheter le bois d'ébène et de le charger à bord. Nous nous apprêtions à partir pour l'Amérique comme nous l'avions fait tant de fois auparavant mais Bressac tomba malade. Je pris provisoirement les commandes. Les choses étaient simples. Il suffisait de superviser les dernières manœuvres de chargement. Pendant trois jours il ne quitta plus sa cabine. On parla d'abord d'une légère indisposition, puis de fièvre, puis personne ne parla plus de rien. Le médecin que nous appelâmes monta à bord d'un air las et ne quitta plus la cabine. Lorsqu'il en ressortit le soir du troisième jour, ce fut pour nous annoncer la mort du capitaine : la fièvre l'avait bouffé de la tête aux pieds. Il ne restait plus qu'un corps maigre dans des draps salis de sueur.

Bressac mort, c'était à moi qu'il revenait d'assumer le commandement. Il ne fallait pas perdre trop de temps : achever le chargement du navire le plus vite possible et quitter l'Afrique, pour laisser derrière nous la fièvre accrochée aux côtes comme la brume aux rochers les jours de touffeur.

Aujourd'hui, je m'étonne de ne pas avoir senti que le malheur rôdait autour de nous, que c'était lui qui provoquait ces aléas, que c'était lui encore qui suscitait nos décisions. Nous aurions dû nous méfier de nous-mêmes, mais nous n'en fîmes rien. Nous étions encore, à l'époque, des hommes rudes que le vent n'intimide pas. Je pris les commandes. Personne n'eut rien à redire à cela. C'était bien. Du reste, la mort du capitaine n'avait pas affecté les hommes. Ils étaient habitués. Le scorbut accompagnait les navires comme les cormorans accompagnaient les pêcheurs dans la baie

de Cancale, et faisait mourir les équipages sans discernement.

Mais je fis une erreur qui scella tout. Je ne sais pas comment cette idée a pu naître en moi. Cela, depuis, me tourmente. Nous aurions dû réserver au vieux Bressac le même sort que celui qui nous attendait, chacun d'entre nous, si nous crevions à bord : la mer. Rien de plus. Le bruit des vagues pour seule cathédrale. Mais ce n'est pas ce que j'ai ordonné. Peut-être parce que je connaissais le capitaine depuis toujours. Peut-être parce que je connaissais sa veuve et qu'il me semblait naturel de lui rapporter le corps de son vieil homme. J'ai ordonné de changer de cap : remonter vers Saint-Malo pour y déposer la dépouille de Bressac, et, de là, continuer notre route vers l'Amérique. C'était de la folie. Mais personne n'a rien dit. Peut-être que le sort qui avait affecté mon discernement avait aussi brouillé celui de mes hommes pour que nous plongeions tous dans l'erreur avec la même assurance. Ou peut-être qu'au fond, cela les arrangeait : ils allaient revoir leurs familles plus tôt que prévu.

Aujourd'hui, je suis sûr que le vieux corps du capitaine m'a maudit d'avoir pris pareille décision. La mer. C'est ce qu'il aurait aimé. Revenir à Saint-Malo pour rendre sa dépouille à sa famille était une aberration. Qui, du reste, pouvait bien vouloir d'un corps puant de plusieurs semaines de putréfaction ?

Nous avons levé l'ancre. L'île de Gorée a lentement disparu. Le gémissement des nègres est monté du ventre du bateau. Ils faisaient toujours cela : gémir lorsque les dernières terres d'Afrique disparaissaient à l'horizon. Nous avions l'habitude. Nous ne les entendions même plus.

C'est ainsi que nous avons mis le cap sur la France, comme un chien le ferait par automatisme à la mort de son maître. Nous ne nous méfions de rien. Nous chantions sur le pont, sans entendre, sous nos pieds, les dents des nègres qui crissaient et leurs fronts qui frappaient le bois des poutres.

Après des semaines de navigation, un jour, en fin d'après-midi, nous arrivâmes à destination. Le ciel était bas. Les remparts de la cité nous toisaient avec morgue. Les enfants, sur les quais, nous regardaient à la manœuvre avec des yeux de flétan.

J'ai voulu que la première opération soit le débarquement du cercueil du capitaine. La veuve était là. Elle avait été prévenue et attendait sur le quai, flanquée de ses enfants. Nous avons essayé de faire cela dignement. Personne ne lui a dit que son mari puait dans les cales depuis des semaines, que les nègres au-dessous vomissaient jour et nuit d'avoir à partager leur captivité avec un cadavre. Personne ne lui a dit que le vieux Bresac lui-même avait dû prier dans sa mort pour être jeté par-dessus bord plutôt que de traîner de jour en jour sur les mers du monde.

Nous avons descendu le cercueil au rythme lent de la solennité. Nous avons fait cela bien. Une calèche attendait. Nous nous sommes tous mis à sa suite et nous avons marché à travers les ruelles, escortant la veuve et ses enfants. Il y avait là l'équipage entier bien sûr, mais aussi toute la bonne société de la ville : l'armateur, certains membres de la capitainerie, les nobles, quelques prélats...

Nous enterrâmes Bressac sans douleur, avec seulement la tristesse des hommes face à leur finitude. Nous ne nous doutions pas que ces instants étaient les derniers moments de calme que nous connaîtrions.

La foule revint du cimetière en petits groupes épars. Nous avons remis nos casquettes et allumé nos pipes. Nous traînions nos sabots en devisant sur cette foutue fièvre qui vous avalait un homme plus rapidement que la mer. C'est alors que nous entendîmes des cris. Une nuée de gamins venait à notre rencontre en hurlant : "Ils essaient de s'échapper ! Ils essaient de s'échapper !" Je compris tout de suite qu'il s'agissait de mon navire. Toute la ville était là. La honte me monta aux joues. Comment était-ce possible ? Les nègres étaient sortis ? Comment avaient-ils pu s'échapper du ventre du navire ? Les voix des gamins continuaient à résonner sur le pavé. Le brouhaha s'emparait de la foule. Je sentis que l'on me tiendrait responsable de tout. Il fallait les calmer, les rassurer, leur montrer que je n'étais pas un écervelé inconséquent. "Je m'en occupe", dis-je à voix haute en regardant les visages dans la foule tout autour de moi. Je fis un signe de la tête à mes hommes pour qu'ils me suivent et, tandis que nous étions déjà en train de courir vers le port, je leur lançai avec rage : "On va retrouver ces nègres et on va leur faire passer le goût de la liberté !"

Lorsque nous arrivâmes sur le quai, c'était un capharnaüm inimaginable : les badauds se mêlaient aux marins, des enfants, mi-effrayés, mi-excités, couraient en tous sens. Les nègres, eux, sans que l'on sache comment, avaient réussi à ouvrir la trappe de la cale et s'étaient précipités sur le pont. Quelques marins des navires voisins, voyant cela, s'étaient immédiatement chargés de les empêcher d'aller plus loin. Un désordre confus s'était ensuivi. Des coups avaient été échangés. On cria. On frappa. Les nègres, encerclés de toute part, repoussés sur le pont du navire, devinrent fous et tentèrent de sauter sur le quai, comme des hommes qui sautent dans le vide. C'est à cet instant que nous arrivâmes : juste à temps pour éviter qu'ils ne parviennent à se répandre dans le port comme une volée de sauterelles.

Aujourd'hui que j'y repense, leur désir de quitter le pont du navire me semble absurde. J'en souriais presque. Où comptaient-ils aller ? S'imaginaient-ils vraiment pouvoir disparaître dans cette ville qu'ils ne connaissaient pas ? A moins qu'ils n'aient pas pensé à tout cela. A moins qu'il ne se soit agi que d'une sorte de réflexe de survie. Quitter ce navire. Simplement cela. Quitter ce bateau qui les menait en enfer. Quitter cette cale où ils vomissaient depuis des semaines les uns sur les

autres. Descendre. Courir droit devant eux. C'est cela, sûrement, qui les a portés. Mettre le plus de distance entre eux et le bateau. Rien de plus.

A notre arrivée, nous nous armâmes de mousquetons. J'abattis aussitôt le premier nègre qui se présenta. Il alla rouler au milieu des autres, le poitrail ouvert. Cela ramena le calme. Plus personne ne bougea pendant quelques secondes. Nous profitâmes de ce moment de stupéfaction pour remonter à bord, en poussant de grands cris et en rouant de coups tous les corps que nous pouvions atteindre. Tout fut réglé assez vite.

J'étais soulagé. La fuite avait été endiguée. Le pire était évité. Je ne perdais pas la face vis-à-vis des autorités de la ville. Avec un peu de chance, même, on louerait la célérité et la poigne avec lesquelles j'avais réglé tout cela.